

collectif

Concours de nouvelles
polar / thriller mars 2021

PAS DE ÇA
AVEC MOI...

Collectif

**« Pas de ça
avec moi... »**

Concours de nouvelles
Polar/Thriller 03-2021

Table des matières

Une fleur entre les lèvres	1
Spores divers	13
Claude	25
Celle qui voyait la vie en vert	36
Le dindon de la farce	49
Le dîner	63

Une fleur entre les lèvres

Alain Parodi

Lauréat du concours

La BAC venait de signaler un cadavre. Un de plus parmi d'autres. L'inspecteur principal Bastelli, malgré ses années passées à la Brigade criminelle de Marseille, ne considérait pas le crime comme un fait acquis ou une fatalité, mais comme un doigt de déshonneur adressé au droit de vivre.

Deux balles dans le dos et une fleur fichée entre les lèvres de la victime. Un défi, une signature ou... une fausse piste. Ce cadavre fut précédé, une semaine avant, d'un autre corps ayant bénéficié d'une mise en scène identique dans un quartier où les rats, les décharges sauvages et les toxicos avaient remplacé les usines et le petit commerce.

Bastelli écarta l'hypothèse du règlement de comptes entre trafiquants, ces crapules ne perdent pas de temps, une rafale d'arme automatique et tant pis pour les dommages collatéraux. Une seule certitude : il s'agissait du même auteur, de la même arme, un 7,65 Beretta 81 FS, maniable, sûr et facilement dissimulable sous une veste. Bastelli espérait que

le pedigree des deux victimes lui donnerait une idée sur le motif de leur exécution peu banale. Son équipe s'attelait aux investigations classiques, casier judiciaire, enquête de voisinage, famille, relations, antécédents, revenus, petites amies, fichiers ADN et plus si affinités.

— Lemoine, tu en sais plus sur ces deux gars ?

— Salut, Bastelli. Le premier, c'est Mohamed Zetlaoui. Troisième d'une fratrie de cinq, trois frères, deux sœurs, le père OS chez Renault à la retraite, mère au foyer, des gens sans histoire, totalement paumés par la dérive du fiston. Le père s'en veut à mort, il répète que s'il s'était contenté d'envoyer son argent à son épouse restée au bled avec les gosses, rien de tout ça ne serait arrivé. Il a eu beau répéter à Mohamed « pas de ça avec moi », rien n'y a fait. En même temps, il s'accroche à l'idée que, mektoub, c'était écrit. La mère, elle, se tait, noyée dans le chagrin. De pauvres gens, de braves gens... Ils occupent un T4 dans la Cité des Lumières où les lumières ne brillent plus depuis belle lurette.

— Des éléments sur la fratrie ?

— Les filles tentent de se faire une place dans ce monde de mecs. Des gamines sérieuses. La dernière ne voulait pas servir de bonniche à ses frères, elle les a secoués, ils la secouaient aussi. Elle s'implique au Planning familial, elle ne se fait pas que des amis, tous sexes compris, mais elle fait face, celui qui la fera taire n'est pas encore né. La plus jeune est peu proluxe, mais n'en pense pas moins. Des jeunes filles courageuses qui misent tout sur leur réussite scolaire.

— Elles ont bien raison. Les frangins ?

— Un peu de baston, un vol à l'étalage pour l'un, trois fois rien, des babioles qui font rêver les mômes, des rodéos urbains pour le second, une période de chômage assez courte qui ne les a pas fait basculer de l'autre côté du miroir.

Puis leurs amoureuses leur ont mis le marché en main : l'amour ou les conneries, à eux de voir. Ils ont pris la bonne voie, les bases familiales restaient solides. Ils ont terminé leur formation, se sont mariés, ont quitté le quartier. Ils ont un emploi stable, des gamins.

— Un boulot, des femmes qui leur servent de boussole... parfois ça suffit... ou pas. Mariés avec des filles de leur communauté?

— L'aîné oui, le second non. Mais ça ne pose problème à personne, les parents n'en font pas un principe et puis les deux sœurs œuvrent pour que les fenêtres s'ouvrent; elles ont besoin d'air.

— Au niveau religion?

— Comme les parents, croyants et respectant les traditions mais pas vraiment pratiquants. L'aîné se souvient qu'il est musulman pendant le Ramadan, l'autre donne le change, sans plus. Des gars sans histoires. Le second prétend que s'il chope l'enfoiré qui a tué son frangin, il lui coupe les couilles. L'aîné le calme vite en lui rappelant que Mohamed cherchait les emmerdes et ne respectait pas ses parents avec ses conneries; il se reproche de ne pas lui avoir foutu des beignes quand il le fallait.

— C'est quoi, les conneries de Mohamed?

— Décrochage scolaire, la glande entre copains puis le trafic de came pour une clientèle fidèle. Il claquait son fric en boîte avec des filles tarifées ou pas, belle bagnole, les fringues, la frime quoi. De la petite friture. Un épicier de quartier, si tu veux, ouvert tard, sept jours sur sept.

— Des embrouilles avec le réseau du trafic?

— On a interrogé nos indics. Il se contentait de sa situation, réglo et pas assez dingue ni intelligent pour oser blouser les requins.

— Bon, à part ça, tu as quoi sur la seconde victime ?

— Pas du tout le même profil. Michel Dupeyroux, la trentaine, un junkie total qui dealait pour payer sa dose. Grosse consommation donc gros deal. Le cercle infernal. Il squattait un taudis près de la gare. Difficile de tirer quelque chose des marginaux de son entourage. Chez eux c'est la survie, le chacun pour soi des désespérés. Dupeyroux serait arrivé dans le coin il y a six ou sept ans. Un solitaire. On a retrouvé deux sachets dans son froc, il coupait avec n'importe quoi pour vendre beaucoup et financer ses doses perso.

— De la famille ?

— L'Aide Sociale à l'Enfance en Seine-Saint-Denis depuis tout petit. Les parents ont disparu de la circulation. Succession de foyers, de familles d'accueil et de fugues. À dix-huit ans, on lui a dit « Mon grand, t'es majeur, au revoir et bonne chance ! ». Tu ne me demandes rien sur sa pratique religieuse ?

— Ta gueule...

Bastelli tenait le fil rouge qui liait les deux macchabées : la drogue. Cette merde gangrenait le monde à coups de Kalach et de corruption et accumulait des fortunes dans des mains sans scrupules. Le sujet le déprimait, pour rien au monde il n'aurait voulu passer une partie de sa carrière aux Stups. Courir derrière le menu fretin tout en sachant que, pendant ce temps, les requins partouzent dans de vastes villas avec vue sur mer à Marbella, non merci. Une guerre perdue d'avance. Une hydre dont chaque tête coupée est remplacée dans l'heure qui suit par une autre plus affreuse encore, une constante progression dans le lucre et l'horreur, la vie au bas de l'échelle des valeurs.

Un dealer de quartier qui aime l'argent facile et sait rester à sa place sans prendre de risque et qui profite de son fric en

se la jouant millionnaire à la petite semaine. Un toxico englué dans son désastre personnel, avalé par la spirale infernale qui finit par vomir son cadavre dans une rue déserte, deux balles dans le dos, une fleur entre les lèvres. Bastelli se secoua, tout ça lui filait le bourdon, il se prit à rêver de retrouver l'île où était né son père, le maquis, les palombes et les sangliers, les falaises de Bonifacio et l'épicerie de Monsieur Fratelli à Ajaccio. En oubliant sciemment ses compatriotes qui ne furent pas les derniers, à l'époque de la French Connection et des Guerini, à tirer profit de ce trafic ignoble et à tirer tout court. S'il retrouvait dans les deux crimes la précision des exécutions de cette époque, rien à voir avec la viande hachée sous Kalachnikov et les balles perdues d'aujourd'hui, la fleur le laissait pantois. Pas le style des tueurs. Mais quel exécuteur peut avoir l'idée saugrenue de donner à ses crimes de lèse-jeunesse cette incongrue touche finale? Un dingue? Un petit rigolo qui prend les flics pour des cons? Bastelli laissait aux cinéastes et littérateurs le soin de grimer les semeurs de mort en poètes rebelles, en virtuoses inspirés de l'assassinat. Les éléments dont il disposait ne le menaient nulle part. Deux victimes exécutées avec la même arme par la même personne et une mise en scène identique. Se connaissaient-ils? Connaissaient-ils leur meurtrier? Leur mort ne coïncidait pas à leur profil. Mohamed, malgré son absence d'ambition, aurait pu finir comme certaines petites peintures, une rafale de Kalach au pied de son immeuble et les larmes inutiles de sa mère. L'autre, ce pauvre Dupeyroux, aurait pu s'évaporer dans le cataclysme d'une overdose, on l'aurait retrouvé le nez en sang, les yeux exorbités, le cerveau en compote et le cœur figé dans un flan de produits frelatés, un mélange de came, d'alcool à deux sous, de goudron et de médocs. Ou tabassé par des compagnons de galère. Ou

mort de froid et d'épuisement. En tout cas pas exécuté. Ces deux couillons ne commercialisaient pas la même gamme de produits. Pour Mohamed, du propre et du net, une clientèle de connaisseurs, du vol libre avec parachute. Chez Dupeyroux, du terrible, une merde immonde, coupée avec tout et n'importe quoi. Un égout à fiel ouvert. De la défonce sans parachute, tu plonges puis tu crèves, l'antichambre de la mort, le cauchemar en 3D. Le Beretta 7.65 ? Disponible sur le darknet ou dans une cave, commandé, payé, livré, satisfait ou pas mais pas remboursé. La mort, le sang à la portée de tous. Vive la liberté du commerce ! Bastelli se prenait la tête. Deux balles pour payer ce que tu dois, OK, du classique. Et la fleur entre les lèvres ? Un message ? Ou une mise en scène pour paumer les enquêteurs ? Si tel est le cas, c'était réussi.

Monsieur Mandrillan referme le journal. Il le lit tous les jours après la fermeture de sa boucherie-charcuterie. Rubrique faits divers surtout. Il plie le quotidien et le pose sur le buffet, à côté de la photo de Stéphane. Son fils. Mort à vingt et un ans. Mort d'un trop-plein de mal-vivre, d'un excès d'angoisse, de trop de rêves déçus. Vingt-ans, l'autoroute de la vie devant soi... et la fin dans un cul-de-sac. Steph... emporté par le tsunami d'une surdose de drogue frelatée. Un cocktail qui a figé son cœur dans la glace et fait implorer son cerveau. Il était accro, il lui en fallait toujours plus après avoir tout essayé et tout échoué, la psy, le centre de sevrage, la communauté thérapeutique.

Monsieur Mandrillan se souvient de ce soir-là, où il... ah, ça lui fait mal de ressasser tout ça, une obsession, à devenir dingue ! Il bossait dans la réserve sous les jambons qui mûrissaient au plafond. Il a tout entendu. Une messe basse sous le vasistas qui donne dans l'impasse.

— Steph, mon frère, tu peux plus suivre. Il t'en faut beaucoup pour ton trip. Moi, j'ai de la bonne, elle est chère, normal. J'ai un plan pour toi. Un mec qui vend pas cher et beaucoup. Tu pourras t'en envoyer dans le pif autant que tu veux pour le même prix que mes dosettes. Attention, c'est pas de la meuca pour gonzesses, c'est du lourd. Demain soir, on se retrouve ici et tu me suis. Vingt et une heures, OK, mec ?

— Merci, Mohammed, t'es un pote, tu me sors de la merde.

Stéphane a ouvert la porte du local technique avec la discrétion d'un chat, son père lui tournait le dos, le vieux torturait encore sa barbaque, puis il est monté à l'appartement. Monsieur Mandrillan retira son tablier, s'essuya vite fait les mains, hésita une seconde. Le couteau à désosser lui faisait un clin d'œil. Non, pas le couteau, il serait capable de... un accident, une folie... non, pas de couteau ni de hachoir. Non, juste lui et son amour maladroit de père... c'est fort l'amour... plus fort qu'un couteau. Il fit un effort pour se rappeler le prénom prononcé par Stéphane. «Merci, Mohamed.» Mohamed... il fit un autre effort pour ne pas tomber dans la facilité raciste, il était mal placé, son propre fils vendait très certainement de la drogue pour se payer ses doses. Il se précipita dans la ruelle sombre et toujours déserte derrière la réserve pour rattraper ce Mohamed, celui-là allait prendre pour tous ceux qui souillaient son gamin depuis des années. Une silhouette de freluquet se dessinait dans le carré de lumière qui séparait les murs de la ruelle. Ce ne pouvait être que ce dealer de merde ! Ne pas l'appeler, faire vite, heureusement l'autre prenait son temps, à l'aise Blaise. En quelques pas, il se retrouva face au jeune.

— Hé, toi !

Mohamed se figea, légèrement inquiet. Un dealer doit se méfier de tout, de tout le monde et de soi-même un peu aussi. Mohamed, lui, ne se méfiait pas de lui-même, se sentant invincible, éternel, ça se voyait dans ses yeux, ça se lisait sur son sourire agaçant. Le vieux, là, qui lui faisait face, il lui en aurait fallu trois ou quatre comme lui pour l'impressionner. Il caressa sa chaîne en or et fourra ses mains dans les poches. Toute son attitude pouvait se résumer en une phrase : « Je t'emmerde. »

— Ouais, z'êtes qui, M'sieur ?

— Je suis le papa de Stéphane. Tu connais Stéphane, hein, mon gars ?

Un faible lampadaire éclairait le visage du jeune beur bien fringué.

— Qu'est-ce qu'il me veut, Pa-pa ?

Mohamed se marrait, ostensiblement, pour faire chier, pour montrer qu'il n'avait pas peur.

— Écoute, petite frappe, fous la paix à Stéphane, OK ? Va fourguer ta merde ailleurs. Trouve-toi un autre malheureux à empoisonner et que je ne te vois plus par ici. Pas de ça avec moi, compris ?

Non, Mohamed ne comprenait pas ; pas parce qu'il était con, oh non, il était même intelligent, mais parce qu'il ne voulait pas comprendre. Ce n'était pas ses oignons ce que lui racontait le vieux, lui il vendait à qui achetait, point barre ! Le reste ? Du baratin, rien à battre ! Qu'il aille se faire mettre ! Il tourna les talons sans répondre. Monsieur Mandrillan répéta : « Compris ? » à destination d'une silhouette qui s'éloignait d'un pas tranquille et lui répondit par un doigt d'honneur. Il s'en est retourné, envahi d'un mélange de rage et d'abattement. La rage l'incitait à transformer en charcutaille ce petit enfoiré, l'abattement lui faisait dire que

se battre contre les moulins à vent était le plus court chemin vers la folie. La toxicomanie était décidément une maladie contagieuse !

Le lendemain soir, Monsieur Mandrillan se mit en mode veille, il attendit que son épouse sombre dans le sommeil pour se lever, s'habiller et attendre dans le noir. Stéphane, les croyant tous deux endormis, a ouvert la porte de l'appartement, son rendez-vous avec Mohamed ne pouvait patienter davantage et son corps non plus qui réclamait sa dose à grands coups de frissons. Depuis sa fenêtre, Monsieur Mandrillan épiait le fournisseur et sa victime. Il les suivit de loin, ils s'arrêtèrent dans une rue déserte jonchée de déchets, un grand échalas les attendait. Palabres, conciliabules, messe noire entre trois ombres chinoises. Monsieur Mandrillan savait désormais où Stéphane viendrait faire ses courses. Le lendemain il réitéra sa filature, mais laissa son fils repartir avec sa dose sans savoir que faire. Histoire de ne pas totalement consommer sa défaite, il s'approcha du dealer et, le distinguant alors mieux à la lueur des lumières de la ville qui donnent à la misère des reflets argent, il ne sut que dire ; l'homme avait cent ans, édenté, des cernes jusqu'aux lèvres, les joues plissaient entre sa mâchoire comme de la peau de poulet. Une épave, un zombie... Ce type fut-il un jour un enfant ? À croire que non, pensa Monsieur Mandrillan.

– Z'avez pas un peu de monnaie, M'sieur ?

Monsieur Mandrillan vomit au pied d'un mur aussi crasseux que le junkie, écoeuré par la masse de malheur qui s'était adressée à lui. Quand il releva son menton poisseux, le fantôme s'était dissipé. Il recommença presque chaque soir sans pouvoir bouger le petit doigt, s'infligeant la pire des douleurs, celle de voir son enfant glisser inexorablement vers la mort.

Stéphane s'enfonça dans un enfer sans retour, il maigrissait à vue d'œil, tremblait tout le temps et vomissait tous ses repas. On le retrouva deux mois plus tard affalé entre deux bacs à ordures. Overdose massive. Monsieur Mandrillan ne fut pas étonné d'être plus soulagé que triste; le chagrin, il l'avait éprouvé pendant la lente déchéance de Stéphane. Grâce à un copain qui connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un, etc., il put se procurer un vieux Beretta et mûrit longtemps son objectif : retrouver les deux dealers et accomplir ce qu'il pensait devoir accomplir et foutre la trouille à la secrète corporation des alchimistes de la mort, si c'était possible... il en doutait.

Monsieur Mandrillan médita pendant quelques jours, mais trop longtemps pour conserver intact le courage de passer à l'acte. Il renonça et se pendit dans la réserve pour mettre fin à sa propre souffrance et cesser de raser chaque matin sa défaite incarnée devant le miroir.

Bastelli rangeait ses affaires, ce soir les collègues se réunissaient autour de lui, pot de départ à la retraite. Il en avait sa claque, Bastelli, de vider l'océan de la malédiction des hommes avec la petite cuillère de sa conscience professionnelle et de son savoir-faire. Il avait alterné les échecs et les succès, ces derniers, grâce à l'ADN et aux formidables progrès de la police scientifique étant plutôt devenus la règle. Il gardait cependant au fond de lui le goût amer de l'impuissance de la planète à juguler le cancer du trafic de drogue qui métastasait non seulement la jeunesse, mais aussi leur famille, les quartiers, l'économie, la morale et la politique et le reste avec. Il en voulait pour preuve le faible taux d'élucidation des règlements de compte dans le monde interlope du trafic de stupéfiants. Il se souvint de l'affaire qui l'avait pas mal occupé deux ans auparavant : ce petit dealer

endimanché et le toxico exécutés selon un mode opératoire identique et cette mise en scène de la fleur entre les lèvres. Un an de recherche, des tas d'indics mis sur la brèche et rien, pas l'ombre d'une piste. Comme d'habitude. Le juge d'instruction a fini par classer le dossier. Comme d'habitude. Au suivant !

— Bastelli? Eh, tu t'es fait beau, ce soir, la classe! Tiens, on a apporté ça pour toi.

Lemoine dépose une enveloppe sur le bureau de Bastelli, une bonne dizaine depuis ce matin, d'anciens collègues qui lui envoient leurs vœux de bonne retraite, sympas, il en a ouvert deux ou trois, il lira les autres chez lui.

Discours, petits fours et vin blanc de Cassis, Bastelli sort de l'Hôtel de police le cœur lourd et légèrement pompette. Il ne va pas rentrer tout de suite, personne ne l'attend. Son divorce a dévasté son appartement, son cœur ne vaut pas mieux. Une terrasse de café sur le Vieux-Port fera une excellente transition entre l'agitation du pot de départ et sa solitude. Une table, face au port. Un Cognac, une cigarette, la satisfaction du devoir accompli. Il fouille ses poches à la recherche de son paquet de cigarettes, ses doigts rencontrent les cartes qu'il n'a pas ouvertes. Il les lit. « Veinard » « Bonne retraite », des marques d'amitié. Une dernière enveloppe plus grosse que les autres, une lettre. Une admiratrice? Il se prend à rêver.

« Cher Monsieur Bastelli,

Vous ne m'avez jamais rencontrée, mais vous savez ce que j'ai fait : il y a deux ans j'ai exécuté Mohamed et Dupeyroux, les assassins de mon fils Stéphane. J'ai suivi mon fils et mon mari dans leurs pérégrinations nocturnes; ils me croyaient endormie. J'avais pisté le zombie jusqu'à la ruine où il dormait

et l'autre quand il venait voir Stéphane pour entretenir le feu de ses démons. Quarante ans derrière la caisse, ça forme le caractère, ça aiguise le regard, on apprend à connaître sa clientèle. Après le suicide de mon mari, je suis tombée sur une arme et des munitions en débarrassant son fourbi. J'ai immédiatement compris qu'il avait envisagé de venger Stéphane sans trouver le courage de le faire. J'ai tourné et retourné l'arme pour saisir son fonctionnement et suis partie l'essayer dans les collines. Finalement il n'est pas si difficile de tirer dans le dos d'un homme. Je n'ai rien trouvé d'autre qu'une fleur entre leurs lèvres pour rendre à ces énergumènes leur part d'humanité. Les lèvres, qu'y a-t-il de plus tendre ? Bonne retraite, cher Monsieur. Vous trouverez mon corps sur mon lit.

Suzanne Mandrillan»

La lettre tremble dans les mains de Bastelli. Il se lève, gagne le bord du quai, sort son briquet et brûle la confession. « Punir cette femme post-mortem ? Salir sa mémoire ? Pas de ça avec moi ! » Une jeune fille le remarque, attendrie par cet homme mûr qui pleure face à la mer en regardant brûler une lettre qui lui fait mal. Une rupture, pense-t-elle. Elle n'a pas tort.



vous êtes forcément
n'compatible

envoyez vos manuscrits :
www.nco-editions.fr

pour enrichir les collections



Réinventer le roman de gare...
textes courts : 100 000 signes environ
polar, thriller, sf, fantastique ...



Raconter...
tous textes, romans, bios, témoignages, etc.
tous thèmes acceptés ...

Collectif
« Pas de ça avec moi... »
Concours de nouvelles Polar/Thriller 03-2021

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr